

L'obstination



Relate, à la première personne, une aventure – réelle ou fictive, un souvenir ou une invention – qui montre l'obstination du personnage et/ou sa détermination pour obtenir ce qu'il désire.

Autrement dit, ton personnage central conte lui-même son histoire..

Moi, Paul Wittgenstein

J'avais 26 ans lorsque la guerre fut déclarée à l'été 1914.

Pendant les premiers temps du conflit, je ne fus pas trop exposé. Cela changea radicalement lorsque mon régiment fut posté en première ligne. J'y fis la connaissance de compagnons d'infortune pour qui chaque jour, chaque minute étaient des moments d'éternité gagnés sur la mort. Malgré une propagande très présente, ils ne se faisaient aucune illusion : tôt ou tard, ils périraient.

Je m'accrochais néanmoins à l'espoir de revoir ma famille, mes amis. J'espérais que le conflit ne durerait plus trop longtemps et que je pourrais reprendre ma vie d'avant. Hélas, quelques jours plus tard, lors d'un assaut, je fus blessé à l'épaule et on m'amputa du bras droit. A l'hôpital, les infirmières étaient aux petits soins pour moi ; était-ce dû à mon jeune âge ? Qui sait ? Je repris des forces et mon état se stabilisa.

En revanche mon moral était au plus bas. En 1913, j'avais débuté une carrière de pianiste virtuose qui s'annonçait sous les meilleurs auspices. J'avais joué avec les plus grands orchestres européens et j'espérais conquérir l'Amérique. Après quelques mois pendant lesquels j'envisageai de mettre fin à mes jours, j'eus, dans un éclair la certitude que je serais de nouveau un grand pianiste. Un pianiste sans la main droite ? Oui, je serais le pianiste à la superbe main gauche.

À la fin de la guerre, je m'attelai à ce projet. Ce furent de longues heures d'apprentissages, de batailles intérieures. Même mon entourage n'était pas convaincu et s'obstinait à me parler de changement de carrière : pourquoi n'étudierais-je pas la direction d'orchestre ? Un chef d'orchestre sans main droite était déjà plus envisageable. Mais je m'obstinais envers et contre tous - et même contre moi-même. Mais combien de fois, après des heures à essayer de trouver comment rendre ma main gauche capable de prouesses, avais-je, dans un moment de découragement, jeté mes partitions à terre !

Enfin, après des mois éprouvants, j'écrivis à mon vieux professeur et je lui demandai de m'écrire un concerto pour la main gauche. Qui sait, je pourrais peut-être reprendre les tournées avec orchestre. Les critiques furent positives, et je décidai de m'adresser aux plus grands compositeurs de l'époque : Prokofiev, Richard Strauss et même Ravel acceptèrent de m'écrire des concertos. Ils étaient d'une telle difficulté que je ne savais jamais si j'arriverais à les jouer. Mais je m'obstinais, et le succès fut tel que je sus que j'avais, sur mon lit d'hôpital, pris la bonne décision.

Depuis, nombre de pianistes, manchots ou non, ont mis ces œuvres à leur répertoire. Maintenant je vois comment une tragédie, qui aurait pu me coûter la vie, a permis l'éclosion de ces musiques, pour le plus grand plaisir de tous.

Annette

Basket

J'ai 18 ans, un peu tard pour jouer au basket. Je tente un entraînement, déjà me familiariser avec le ballon, apprendre à dribbler et shooter, ps une mince affaire. C'est très dur, l'entraîneur exige beaucoup, pour

la petite histoire, c'est mon futur mari. Je suis déterminée à continuer malgré les contraintes. Entraînements intensifs, condition physique très très physique, malgré tout cela je continue, et je ne suis pas trop mauvaise, le bon sens du jeu, assez adroite, tout va pour le mieux.

Vient la compétition, le Dieppe Université Club joue déjà dans une bonne catégorie et je suis le mouvement, non sans mal et sans engueulade de Monsieur l'entraîneur qui ne m'épargne jamais par rapport à l'équipe.

Puis avec l'obstination, la rage, je m'accroche, l'équipe monte en Excellence nationale, les entraînements sont de plus en plus intensifs, des déplacements dans le Nord, Paris, la Bretagne, sans oublier la vie professionnelle.

Je suis arrière central, je distribue, je lance des contre-attaques, bien entourée d'un bon pivot, de bons ailiers, qui courent très vite et qui aboutissent au panier. Assez adroite du haut de la raquette, je participe à de bons scores. Je suis capitaine. Dans les années 60, la taille importe peu, plus tard viendront les géantes.

Je suis heureuse, fatiguée, mais fière d'avoir accompli des prouesses sportives, qui resteront des souvenirs inoubliables.

Nicole

Voyage au temps de la COVID

En 2021, voyager en pleine pandémie de Covid n'était pas une mince affaire : peu de destinations accessibles, aéroports presque fermés, test obligatoire de moins de 48 heures. Nonobstant cet écueil international, je décidais de prendre quinze jours de vacances au bord de la Mer Rouge, en plein mois de janvier, afin de me ressourcer au soleil, rêvant de lumière dorée, de ciel bleu et de sable chaud.

Prudente, je pris mon billet d'avion et la réservation d'hôtel via une agence, contrairement à mes habitudes de grande voyageuse. Pour le test, pas de problème, je passais devant le labo pour prendre le résultat obligatoire, écrit en anglais, en partant pour l'aéroport.

Ayant déposé mon auto au parking de Roissy, je gagnais le seul et unique terminal ouvert de l'aéroport. Masquée, je pris place dans la file pour enregistrer mes bagages au comptoir d'Egypt-Air. Planquée derrière un plexiglas, masque sur le nez, l'hôtesse me souhaita un bon voyage d'une voix étouffée en me précisant la porte d'embarquement « porte B » à 17h30. Tout cela dans le brouhaha indescriptible de voyageurs, appels généraux, et j'en passe.

Muni de ma carte d'embarquement, je me dirigeais pour la porte sans me presser, j'avais deux heures d'avance. Passage de la police, vérification des bagages à main, un peu de shopping aux "duty free shops" et me voilà devant la porte B, où on me prend la température et on me laisse entrer dans le salon.

Encore une heure d'attente, que je comblais par de la lecture et l'observation des autres voyageurs, dont je ne voyais que les yeux, essayant de deviner leurs traits sans ce maudit masque.

Au bout d'une heure et quelques poignées de minutes, pas d'appel pour l'embarquement, je ne m'affolais pas. Les retards sont courants dans les aéroports. Machinalement, je pris ma carte d'embarquement pour situer ma place dans l'avion et là... mon cœur loupa un battement, ma tension monta à 18... je venais de lire : « embarquement porte G à 17h30 ». Il était 17h45 !

Rassemblant mes affaires, expliquant au preneur de température que je n'étais pas à la bonne porte, je courus comme une folle jusqu'à la porte G. Haletante et transpirante, je ne pus que constater que la porte G était vide de voyageurs et que mon avion était parti sans moi. Ce fut un grand moment de solitude. Décidant que pleurer ne servirait à rien, je récupérais mes bagages qui n'étaient pas partis avec l'avion dans un local dédié, pris une chambre d'hôtel et surtout, un rendez-vous sur place à l'aéroport pour refaire un test le lendemain matin qui, bien entendu, était un dimanche. J'aurai les résultats ce même dimanche en fin de journée.

Après ma nuit à l'hôtel et mon test, je suis retournée à la maison. Sur Internet, je trouvais un vol pour Hurghada le lundi, mais via Istanbul... pas de problème je prends !

Je refis donc le même circuit que quelques jours auparavant, sans oublier de regarder la lettre de la porte d'embarquement inscrite sur ma carte et, arrivée à Istanbul, je découvris un aéroport tout neuf avec ses restaurants et bars ouverts. J'en aurais pleuré de joie ! Je suis rentrée dans un de ces endroits, accueillie par un serveur et commandais joyeusement mon repas.

J'avais peut-être perdu plus d'une journée, mais j'avais mangé dans un restaurant. Et ça, en France, ce n'était pas du tout possible à cette époque. Ces établissements n'existaient plus. C'était le temps de la COVID.

Isabelle

Xylocopa violacea

Par une belle journée d'été soyeuse, je parcourais la campagne.

Mes grandes ailes bleues et translucides m'emmènèrent de mon habitat boisé vers des horizons fleuris.

Allant de fleurs en fleurs à travers les champs, j'aperçus un jardin coloré et foisonnant.

Une femme dans ce jardin sauvage fut surprise de mon bourdonnement. Elle eut l'air émerveillée, quand une bande de mes congénères arriva et se mit à butiner avidement dans un vacarme assourdissant. Les abeilles charpentières, auxquelles j'appartiens, sont très bruyantes et cela semble inquiéter les humains.

Entraînée dans notre sillon, je vis que cette femme se mit à regarder tout ce petit monde qui voletait, courait, tissait dans son jardin. Nous autres les insectes, nous sommes petits mais notre diversité est immense.

Depuis je la vois prendre des photos, identifier les espèces, étudier et même écrire un petit livre pour que les gens n'aient plus peur de nous. Elle est devenue notre alliée et une entomologiste amatrice. Alors dans ce jardin fait pour nous, nous sommes de plus en plus nombreux, de toutes espèces, à venir la visiter pour son plus grand plaisir.

Véronique

L'enfant sauvage

Il s'est dirigé vers le dernier rang, tout au fond de la classe. Il s'est assis en posant son cartable sur le siège voisin, pour bien montrer son souhait de rester seul. Impossible de croiser son regard sombre et fuyant. Un animal aux abois !

C'était bien ça, hélas ! Une vraie souffrance irradiait de ce garçon. J'ai senti que cette rencontre allait marquer l'instituteur et l'homme. J'avais raison.

Ce fut une année difficile, un long travail de patience. Il fallut des mois pour trouver une petite faille, ouvrir un dialogue longtemps impossible. J'ai trouvé et compris rapidement l'origine de ce mal-être profond. Il vivait avec son père et son frère de deux ans son aîné. Sa maman était partie, après avoir détruit la famille et semé beaucoup de mépris et de haine autour d'elle. Les enfants lui avaient fait payer le mal que sa mère avait fait. Moqué, rejeté, il s'était réfugié dans la solitude, le silence et peu à peu la violence. L'école était pour lui un monde hostile, vide de sens. Il ne montrait aucun intérêt pour toutes les activités proposées en classe, ne participait pas à la vie de groupe. Les conflits se multipliaient, les provocations, les colères, les bagarres. Ses accès de violences verbales ou physiques constituaient une vraie menace pour tous les élèves. Patience et persévérance, j'ai mis toute ma volonté, ma détermination dans ce sauvetage improbable.

Je l'ai apprivoisé un peu. Il s'est ouvert lentement. Le déclencheur fut les sorties « nature » que je trouvais indispensables pour ouvrir les enfants au monde qui les entourent, pour développer aussi le sens de la collectivité, la solidarité. Visiblement, nous partagions le même attrait pour la beauté du monde extérieur. Nous avons fini par échanger quelques mots, puis bien davantage. Je m'aperçus qu'il avait mis à profit sa

solitude pour trouver une vraie place dans la nature. Ses connaissances étaient bien supérieures à celles des enfants de son âge. En les mettant en valeur, je lui ai sans doute permis de prendre confiance en lui, de sentir que tout pourrait être différent.

J'ai utilisé cette ouverture au maximum. Il m'a sollicité, m'a demandé de l'emmener aux champignons, à la pêche surtout. Ces moments de partage faisaient tellement de bien.

Cela n'a pas empêché les coups durs. Des parents se sont plaints de harcèlement, de menaces, de brutalités, à l'école et en dehors. Les services sociaux sont intervenus, sans grand succès. J'ai cru perdre un jeu de clés de l'école. Il les a cherchées avec moi ! En fait il me les avait subtilisées pour les donner à un copain de quartier ! Celui-ci venait téléphoner à sa chérie la nuit, de mon bureau. Encore plus malin : il passait de maison en maison pour vendre, en mon nom, des boutures de géranium, au profit de la coopérative scolaire ! Pour finir en beauté, il a déserté, deux semaines avant la fin, en oubliant de me ramener l'argent des tickets de tombola vendus pour la kermesse... Joli final !

Le bilan de mes efforts peu paraître bien dérisoire, mais...

J'ai perdu sa trace assez vite. Renvoyé du collège, divers larcins dans le quartier, déménagement... On lui prédisait la prison, il y a fait un séjour de deux ans. Puis, plus rien pendant une vingtaine d'années. Pourtant je pensais souvent à lui, en particulier en pensant au petit mot qu'il m'avait écrit quand ma Maman était décédée. On ne peut pas être si mauvais quand on écrit des mots aussi touchants.

Le temps a fini par me donner raison. Je l'ai « retrouvé », il va bien. Il m'a envoyé une vidéo lourde de sens. On le découvre aux commandes d'un petit avion, au-dessus de la baie du Mont St Michel ? heureux. Il passe beaucoup de temps seul dans les nuages, libre. Il a passé un brevet de pilote et dirige le restaurant d'un golf. J'ai aimé son message et je lui ai répondu que j'avais hâte de l'entendre. J'attends son appel, ce ne doit pas être facile.

Je savais bien qu'il ne fallait pas lâcher !

Pascal

La bonne bouffe

Qu'est-ce c'est que cette « ragougnasse » que tu nous as faite ? Ce n'est pas mangeable. Ah oui la nouvelle cuisine comme ils disent, eh bien ils n'ont qu'à se la manger. Moi, il me faut du beurre, de la crème, de l'huile, et que ça tienne au corps.

Quand je fais un ragoût, avec du bœuf, des patates et des carottes, c'est de la cuisine, ça a du goût et ça sent bon. Tu ne me feras pas croire que tes invités apprécieront cette espèce de liquide blanchâtre que tu appelles une sauce. S'ils ne disent rien, c'est qu'ils sont polis.

Mon cholestérol, qu'il dit mon toubib, bof ! ça ne m'empêche pas de dormir, je suis bien dans ma peau. Après chaque repas, un petit roupillon, un café et une goutte pour me réveiller, et me revoilà en forme.

Ce n'est pas toi ou le toubib qui me feront changer d'avis, crois-moi. Si tu veux avoir des forces pour travailler, il faut manger, et de bon appétit surtout, des bonnes choses. Comme disait mon père : un sac vide, ça tient pas debout !

Claude

Faire ce qui me plaît

L'école ne me plaît pas. Mes parents m'obligent à me lever tôt, mais j'ai mal dormi. Cette nuit encore, je me suis plongé dans la lecture d'Ali Baba et les quarante voleurs. Je l'ai lu trois fois de suite, ce livre me passionne. Forcément je me suis endormi très tard. J'aime bien mon institutrice, mais je ne veux pas aller à l'école.

Ce matin, j'ai très mal au ventre, ça marche, je reste à la maison. Mais demain, il faudra trouver un autre stratagème.

Mes parents, inquiets, sont allés voir ma maîtresse pour lui demander si je ne suis pas victime de harcèlement de la part d'autres élèves. Bien sûr que non, j'ai de bons copains. Mais elle a expliqué que je semblais m'ennuyer dans la classe. Elle a tout compris, tout m'intéresse, sauf l'école.

D'après des tests que je viens de passer il paraît que je suis un surdoué. Je vais donc maintenant faire beaucoup d'activités : je vais jouer au basket, faire du théâtre, jouer de la contrebasse, faire du dessin et de la peinture aux Beaux-arts. Tout ce que j'aime.

Mon institutrice me félicite pour mes bons résultats, même s'il m'arrive encore de bouder certaines leçons. Je fais maintenant ce qui me plaît et tout le monde est content.

Danièle

Le cabas

Aujourd'hui c'est vendredi matin, jour de marché. Je me lève à 6 h, les cloches ont retenti dans la bourgade. D'un coup sec je m'extrais du lit en entendant un craquement dans la hanche. Que cela ne tienne il m'en faut plus pour de détourner de mon objectif.

J'enfile pantoufles et robe de chambre. Me voici dans la cuisine en train de me battre avec la cafetière dernière génération, que mon fils m'a offert pour mon anniversaire. Après quelques manipulations, me voilà avec le breuvage brûlant dans ma tasse.

6h1/4, il est temps que je me lave et que je m'habille. En 10 minutes me voici prête.

Je prends mon cabas direction la grande place, je marche d'un pas décidé. À moi les fruits, les légumes tout frais. Je prends des patates, des carottes, des poireaux et des pommes, cela me permettra de faire une bonne soupe ainsi qu'une tarte pour ce soir.

Sur le chemin du retour, je boite légèrement. Que se passe-t-il ? Soudain, je me souviens du craquement du matin. Me serais-je déboité la hanche !

Je rentre avec difficultés, je ferme la porte, laisse mon cabas et avec moult efforts, je me dirige vers le téléphone pour appeler le médecin. J'ai rendez-vous je jour même à 10 h.

Il me reste 10 minutes, je me précipite dans l'entrée et là, patatras, je m'emmêle les pinceaux dans les commissions qui sont tombées du cabas. Je m'écroule, je tombe dans les pommes.

En ne me voyant pas arriver, le docteur a appelé ma voisine. Celle-ci frappe aux carreaux et me voit allongée au milieu des patates. Elle se précipite à la porte et m'aide à me relever. Un nouveau craquement, seulement celui-là a tout remis en place. Je la gratifie et m'en vais à la cuisine préparer ma soupe, quelle aventure ?

Je ne suis pas prête de retourner au marché. Je ferais appel à l'épicier de la commune qui livre les personnes âgées comme moi. Croix de bois, crois de fer, si je mens, j'irais en enfer

Magali

Jusqu'au bout

Du plus loin que je me souviens, nous allions chaque année ramasser des coquillages au bord de la mer. Mes parents parlaient des grandes marées, je n'en connaissais aucune autre. Elles sonnaient pour nous comme le signal de prendre les seaux, chausser les bottes et piétiner le sable mouillé.

À mes vingt ans, plus question de suivre Papa et Maman. J'avais mon permis, ma bagnole d'occase et surtout Brigitte, ma copine, que je voulais épater. Entretemps, j'avais compris ce qu'étaient les grandes marées et quelques principes de la pêche à pied.

Le temps était de la partie, avec une fraîcheur d'automne qui n'arrête pas l'amateur de coques. Emmi-touflée, Brigitte avait l'air d'un épouvantail à moineaux avec ses bottes rouges, son ciré jaune, un vieux foulard enroulé autour du cou et un chapeau plaqué sur la tête. En cours de route, elle se plaignait d'avoir trop chaud :

— Attends d'être là-bas, tu vas voir vu la météo marine !

Mon expression était assez vague pour dire que je ne savais pas ce qui nous attendait.

Au bord de la mer, nous avons marché, marché. Quand j'étais gamin, il me semblait toujours que Papa allait loin, très loin et je tenais à suivre son exemple, du moins celui gardé en mémoire. Quand ma copine me supplia, nous nous sommes arrêtés et mis à piétiner le sable détrempé qui collait aux bottes ; nous avons gratté le sol et capturé les coquillages dérangés par notre impatience. En guise de récompense, le quart du seau était plein après vingt minutes d'effort. Décidé à ne pas en rester là, j'invitai Brigitte à maintenir le rythme ; nous avons piétiné, piétiné pour une coque, puis deux, puis trois. À la dixième, le tiers du seau n'était pas atteint.

— T'en veux encore ? me supplia-t-elle.

— Je porterai le seau s'il est trop lourd, dis-je en fausse réponse.

Et nous avons continué. Pas question de rentrer à la maison avec quatre poignées de coquillages. Je me souvenais que naguère deux immenses seaux garnissaient le coffre de la 4L de Papa. Petit à petit, le trésor augmentait, mais il n'atteignait pas encore le trop plein. Alors, allons-y.

Une espèce de corne retentit. J'ignorais de quoi il s'agissait : l'heure de sortie d'une usine de la côte, une bande de fêtards célébrant leur journée ? La tâche inachevée, inutile de se laisser distraire.

Quand la première vague vint lécher le seau, je me souvins des mises en garde paternelles entendues la veille au soir.

— Oh merde, dis-je à agrippant la main de Brigitte. Faut qu'on se tire.

Abandonnant là le seau et les coques, nous avons détalé comme des cinglés, éclaboussant nos bottes dans les flaques qui commençaient à nous encercler. Je guidais ma copine vers une maison lointaine, près de laquelle j'avais garé la voiture. Ce repère nous a sauvés. Quant à notre récolte, elle est retournée à la mer.

Jean-Patrick

Ma fête foraine

Comme tous les ans, je souhaite rendre visite aux forains. Quelle beauté ce village tous réunis.

J'y suis allée cet été, vivement le feu d'artifice.

Moi et mon amie sommes allées au marché nocturne. Alors que mon enfance revient, je me pose au restaurant, toujours accompagnée.

Quel bonheur, le marché comme ma douce enfance et souffrance.

Quel retour en arrière un bond de trente ans, si ce n'est 35 ans.

Mais je n'avais toujours pas vu le fameux feu d'artifice.

Au retour de cette journée, je m'aperçois que j'ai une invitation pour un Mini Puy du Fou, je regarde plus précisément et là, bonheur : repas et spectacle de 900 bénévoles devant moi.

Laurie